

*Nicolas Bouvier (1929-1998) voyageur-écrivain  
et L'usage du monde*

Après avoir été longtemps inconnu du grand public et reconnu en France, Nicolas Bouvier est devenu l'écrivain voyageur de référence avec son livre culte « L'usage du monde », récit d'un voyage hors du commun.

Retraçons d'abord la vie de notre écrivain suisse, il est né au grand Lancy en 1929, c'est le troisième et dernier enfant d'Auguste Bouvier, universitaire spécialiste de la guerre de 30 ans, et d'Antoinette Maurice, fille du compositeur Pierre Maurice. Il vit une petite enfance très attachée à Ida, la bonne de la maison de ses parents, qui lui apprend à lire et l'emmène souvent chez elle. Il vit avec elle une connivence qu'il ne trouvera pas chez sa mère, assez puritaine et prude, qui lui fait porter des vêtements qu'il n'aime pas. Il devient très vite un enfant rêveur, exalté par les paysages et grand lecteur, il lit assidûment le journal et pratique aussi la musique. Il est scolarisé dans une école privée religieuse, puis au collège de Genève fondé par Calvin où ses talents d'écriture sont déjà remarqués par ses professeurs. Il aime aussi beaucoup nager dans le lac Léman.

Encouragé par son père auquel il est très attaché, il part solitaire à 17 ans pour un premier voyage en Bourgogne. Etudiant, il suit des cours d'histoire médiévale, de sanscrit et de droit à l'université de Genève. En 1948 (il a 19 ans), il publie un reportage sur la Finlande pour la Tribune de Genève. D'autres commandes suivront qui lui permettront d'aller en Algérie, en Italie... Outre la découverte des territoires, Nicolas est avide de rencontres humaines et d'échanges, ce qui en fait en quelque sorte un voyageur total.

Comme Montaigne aurait expliqué à un ami le pourquoi de ses voyages : « *Je ne sais pas encore ce que je cherche mais je sais ce que je fuis.* », Nicolas Bouvier, avec ses besoins d'espaces et de voyages lointains, veut d'abord fuir une vie bourgeoise et toute tracée dans une Suisse qu'il ressent un peu étriquée. Pour cela, il a trouvé son ami et alter ego de longue date, le peintre et dessinateur Thierry Vernet, avec qui il a partagé les bancs de l'école.

Il a aussi trouvé une Fiat Topolino que son père lui a offert pour se déplacer après un accident à l'armée qui l'avait laissé pour un temps handicapé. Il va alors convaincre Thierry de l'accompagner dans le périple au long cours qui fera plus tard l'objet de l'écriture de L'usage du monde. Il s'agit pour lui « *d'aller à la découverte physique, charnelle, musicale, vocale du monde. Ce que j'appelle la connaissance par la plante des pieds. Et puis il y avait l'acquisition des connaissances, qui pour moi, était un privilège extraordinaire et une sorte d'opium, un vertige.* »

*C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat-ventre sur le tapis entre dix et treize ans, qui donne envie de tout planter là. Songez à des régions comme le Banat, la Caspienne, le Cachemire, aux musiques qui y résonnent, aux regards qu'on y croise, aux idées qui vous y attendent... Lorsque le désir résiste aux premières atteintes du bon sens, on lui cherche des raisons. Et on en trouve qui ne valent rien. La vérité, c'est qu'on ne sait nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon.*

*Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais c'est bientôt le voyage qui vous fait, ou vous défait.*

En effet il écrira plus tard

*Voyager comme je l'ai fait n'est pas une activité innocente. Vous êtes parfois mis dans des situations très dangereuses où vous êtes obligés de sortir vos atouts, s'il vous en reste encore. Si vous n'en avez plus vous mourrez.*

Ils partiront en 1953, ils se sont entraînés à démonter et remonter la Topolino, ont vendu un album de poèmes et dessins édité à 30 ex pour avoir de quoi vivre pendant quatre mois, ont des projets de ventes de dessins pour Thierry, de conférences avec un capital culturel, d'écriture pour Nicolas, et aussi un appareil pour enregistrer les musiques des pays traversés...une guitare et un accordéon. Nicolas rejoint Thierry en Yougoslavie et le grand voyage qui sera écrit dans L'usage du monde pourra commencer. Nicolas tient son journal et envoie des lettres à sa famille leur demandant de les garder. Nicolas a un projet de voyage plus long que Thierry qui a prévu de s'arrêter à Kaboul pour descendre en Inde, puis à Ceylan, rejoindre sa fiancée Floristella Stephani, amie des deux garçons, et enfin s'y marier.

La découverte des Balkans et de leurs musiques les passionnera, lisons ce passage à propos d'un moment heureux :

*Au bout de quelques kilomètres, on a passé dans la trouée d'une haie jaune de mirabelles et débouché dans une prairie bordée de peupliers. Au fond du pré, devant son moulin, le meunier assis en tailleur achevait de retailler sa meule. Il attendait la compagnie pour replacer la pierre qui pèse bien trois cents kilos. À six, on l'a remise dans son alvéole, le meunier a réglé la chute d'eau, versé le grain, et la mouture a commencé à blanchir les solives. Puis il a étendu des peaux sur l'herbe autour d'une corbeille de tomates et d'oignons, et rempli de raki une cafetière d'émail bleu. Nous avons commencé à faire ripaille, assis sur nos talons, pendant qu'Eyoub, le luth entre les cuisses, les veines du cou gonflées par l'effort, nous berçait de sanglots suraigus. Il faisait bon. Pendant les pauses, on entendait soupiner au cœur du moulin ; c'était le chaudron où le chamois mitonnait sur un lit d'aubergines qui lâchait vers le ciel d'automne une bouffée de vapeur.*

Plus loin les projets de peinture et d'écriture :

*Ces insectes, le vin trop lourd que j'avais bu pour m'abrutir un peu, ou le bonheur d'être parti me réveillaient avant l'aube. La chambre baignait dans l'ombre et l'odeur de térébenthine et des pinceaux. J'entendais Thierry, enfoui dans son sac, rêver à haute voix : « ...pas chier sur mon tableau ...hein ! Les mouches ! » Il s'était remis à peindre avec un calme dont j'étais jaloux ; moi, j'en étais encore à des simulacres d'écriture paniques, trembleur devant mes notes comme un gamin devant un flic. Je descendais l'escalier, mes souliers à la main. L'estomac serré, l'esprit à vif, je foulais la poussière froide des rues qu'un parfum de pierre venu de la montagne balayait par bouffées.*

Après les Balkans et la Grèce, Istanbul

*L'automne putride et doré qui avait saisi la ville nous remuait le cœur. C'est que le nomadisme rend sensible aux saisons : on en dépend, on devient la saison même et chaque fois qu'elle tourne, c'est comme s'il fallait s'arracher d'un lieu où l'on a appris à vivre.*

À Sungurlu

*Puis la glaise et la boue s'allument de mille feux et le soleil d'automne se lève sur les six horizons qui nous séparent encore de la mer. Tous les chemins autour de la ville sont tapissés de feuilles de saules que les attelages écrasent en silence et qui sentent bon. Ces grandes terres, ces odeurs remuantes, le sentiment d'avoir encore devant soi ses meilleures années multiplient le plaisir de vivre comme le fait l'amour.*

Plus loin :

*À l'est d'Erzerum, la piste est très solitaire. De grandes distances séparent les villages. Pour une raison ou pour une autre, il peut arriver qu'on arrête la voiture et passe la fin de nuit dehors. Au chaud dans une grosse veste de feutre, un bonnet de fourrure tiré sur les oreilles, on écoute l'eau bouillir sur le primus à l'abri d'une roue. Adossé contre une colline, on regarde les étoiles, les mouvements vagues de la terre qui s'en va vers le Caucase, les yeux phosphorescents des renards. Le temps passe en thés brûlants, en propos rares, en cigarettes, puis l'aube se lève, s'étend, les cailles et les perdrix s'en mêlent... et on s'empresse de couler cet instant souverain comme un corps mort au fond de sa mémoire, où on ira le rechercher un jour. On s'étire, on fait quelques pas, pesant moins d'un kilo, et le mot « bonheur » paraît bien maigre et particulier pour décrire ce qui vous arrive.*

À Tabriz- Azerbâyjân en Iran

*La vie nomade est une chose surprenante. On fait quinze cents kilomètres en deux semaines ; toute l'Anatolie en coup de vent. Un soir, on atteint une ville déjà obscure où de minces balcons à colonnes et quelques dindons frileux vous font signe. On y boit avec deux soldats, un maître d'école, un médecin apatride qui vous parle allemand. On bâille, on s'étire, on s'endort. Dans la nuit, la neige tombe, couvre les toits, étouffe les cris, coupe les routes... et on reste six mois, Azerbâyjân.*

Ils vont en effet y rester bloqués pendant six mois, y peindre, travailler, écrire, y avoir très froid, y être malade chacun son tour avant de reprendre la route en mars.

À mangour, le printemps...

*Sous le village, le torrent cascadaient entre les saules, les noisetiers, les peupliers d'Asie. D'où nous étions assis, nous pouvions voir un couple d'échassiers gris, parfaitement immobiles, guetter le poisson au milieu du courant. De temps en temps, l'arbab laissait dégringoler une pierre pour troubler leur quiétude, lâchait un rot ou soupirait d'aise. Il faisait doux. La montagne était silencieuse. Chatons de mars, écorce tendre, branchures neuves, petits bosquets rédempteurs aux couleurs de vannerie : un maigre Eden, mais l'Eden tout de même.*

Après Téhéran, Ispahan, des ennuis mécaniques, un passage de col très difficile, un camion qui perd ses freins, Chiraz...

*Attablés entre les lauriers sans la cour de la taverne Zend, nous regardions sans y croire nos chemises couvertes de sang séché, le maïs et la bouteille qu'un gosse venait d'apporter, et nos deux couteaux plantés dans la table. Téhéran nous paraissait déjà à des années. Que serait-ce à Kaboul ! Nous n'avions encore fait qu'un quart du trajet, mais nous tâchions de nous persuader que c'était le plus dur. Je nous revoyais, à tombeau ouvert au sommet de ce camion fou, et les tziganes épouvantés volant de côté comme des flocons de laine, ces dix secondes interminables où nous avons cru y passer... et maintenant cette ville exquise et silencieuse qui sent le citron, qui parle le plus beau persan de Perse, où toute la nuit on entend murmurer l'eau courante, et dont le vin est comme un chablis léger purifié par un long séjour sous terre. Les étoiles filantes pleuvaient sur la cour, mais j'avais beau chercher, je ne trouvais rien à souhaiter sinon ce que j'avais.*

À Quetta, au Pakistan, après la difficile traversée du désert de Lout, Nicolas aura la malchance de voir disparaître toutes ses notes écrites par la négligence d'un employé du petit hôtel où ils étaient descendus, seules quatre feuilles seront retrouvées dans une décharge.

Nous sommes maintenant à Kandahar au sud de l'Afghanistan, avec la malaria.

*Le soir, des faiblesses d'ivrogne aux jambes, j'allais m'installer en bordure de la Grand-Place. La vapeur des samovars, la fumée des marghilehs, montaient dans le ciel calme où une pointe de jaune annonçait l'automne. La ville fraîche et sonore débordait de figues et de raisins comme un panier. Elle sentait le thé vert et le suint de mouton. Les guêpes folles de sucre rayaient la pénombre des thâikhane au-dessus des crânes rasés, des turbans, des calottes d'astrakan, des visages emportés et tranchants. De temps en temps, un troupeau de chèvres ou un fiacre couleur jonquille traversaient la place dans un nuage de poussière. Un peu la Perse orientale, avec en plus, cet allant opiniâtre des peuples montagnards, et en moins, la lassitude que les Persans éprouvent de leur trop long passé, cette espèce d'érosion morale qui, là-bas, freine l'ambition, émousse les élans et finit par user Dieu lui-même.*

Enfin Kaboul

*Lorsque le voyageur venu du Sud aperçoit Kaboul, sa ceinture de peupliers, ses montagnes mauves où fume une fine couche de neige, et les cerfs-volants qui vibrent dans le ciel d'automne au-dessus du Bazar, il se flatte d'être arrivé au bout du monde. Il vient au contraire d'en atteindre le centre.*

À Kaboul, Thierry exposera et vendra un peu, mettra du temps avant de guérir d'une mauvaise jaunisse et nos deux amis se quitteront au terme du périple.

*J'aimais ce pays. Je pensais aussi à Thierry : le temps d'Asie coule plus large que le nôtre, et cette association parfaite me semblait avoir duré dix ans....Je partis vers le nord à travers la montagne où les archéologues français m'invitaient à travailler quelque temps.*

Le fameux Khiber Pass ouvrira à Nicolas la route de l'Inde puis de Ceylan, on s'arrêtera sur ce célèbre passage :

*Comme une eau, le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr.*

Il écrira aussi à sa mère en 1955 :

*C'est un bonheur difficile, un risque constant, un long chemin. Il faut passer des cris de solitude aux cris de communion. Mais c'est une vie qui en vaut bien la peine.*

Nous sommes à la fin de L'usage du monde, et la suite demanderez-vous...Thierry épousera Floristella à Ceylan, tous deux quitteront vite la Suisse pour s'installer à Paris et faire deux belles carrières d'artistes. Nicolas poursuivra le voyage, les bons offices de la Topolino seront récompensés en Inde par Fiat d'un moteur neuf, Nicolas se retrouvera seul ensuite à Ceylan pendant neuf mois, malade, déprimé et en très mauvaise posture dans cette île au climat redoutable. Cette aventure quasi hallucinatoire sera relatée plus tard dans Le poisson-scorpion. Puis Nicolas va finir par embarquer pour le Japon et y séjourner avant de rentrer en Suisse, y épouser Eliane Petitpierre. Eliane sera la complice de toute une vie, malgré les dépressions et les addictions de son mari. Ils auront deux fils dont un naîtra au Japon au cours d'un voyage partagé. Nicolas continuera sa vie comme iconographe, écrivain, poète et photographe, guide

de voyages organisés. Nicolas et Thierry mourront tous deux d'un cancer du poumon, Thierry en 1993, Nicolas en 1998. Leur amitié ne se sera jamais démentie. Enfin Nicolas sera l'invité de marque du festival des Etonnants voyageurs créé à Saint Malo par Michel Le Bris en 1990.

L'usage du Monde écrit avec difficulté ne sera publié chez Droz en Suisse, à compte d'auteur au début, qu'en 1963 avec les dessins somptueux de Thierry Vernet (dont Gallimard ne voulait pas). C'est aujourd'hui la meilleure édition du livre qui rend le mieux compte de la qualité des dessins et gravures de Thierry Vernet et donc celui à acheter. Il a été aussi publié de façon restreinte chez Julliard, aux éditions La Découverte (programme à l'agrégation), enfin chez Payot en poche.

Jean Starobinski écrira : « *ce livre formule, avec une merveilleuse justesse de diction narrative, toute une expérience sensible du monde et toute une sagesse de l'imprudence.* »

L'écriture exceptionnelle de Nicolas Bouvier mérite qu'on s'y attarde un peu. Elle est pour lui difficile, à polir et élaguer, souvent accompagnée de dépression et d'addiction à l'alcool. Eliane l'aidera beaucoup à la dactylographie.

Nicolas définit ainsi son travail d'écriture :

*La phrase doit être usée comme un vieux vêtement, dont l'étoffe devient si lisse que le corps ne sent plus un seul de ses plis. C'était une ascèse. Le premier jet était baroque, ruisselant d'adjectifs rutilants. Et peu à peu les adjectifs les plus somptueux s'en allaient, il ne restait que les indispensables. Le reste devenait plus précieux, plus efficace.*

Ou bien

*L'écriture est pour moi un exercice extrêmement ascétique, même si je me soutiens parfois avec des dopants comme l'alcool ou des comprimés qui désinhibent. J'ai grandi dans un milieu dont le moralisme exige la précision des sentiments. Il ne faut pas être flou.*

Comment tenter de commenter cette écriture, on pourrait dire qu'elle est quasi cinématographique, on voit les scènes, les couleurs, les personnages, mais tous nos sens sont interpellés, il y a les atmosphères, les sons et les odeurs, les phrases sont souvent courtes, les sentiments ressentis comme authentiques, les aspects purement documentaires s'intégrant avec fluidité dans le vécu du voyage.

Il y a enfin les trouvailles géniales des mots utilisés, les sentiments prêtés aux choses ainsi quelques expressions notées :

*les montagnes rondes et bleues  
les neiges luxueuses de l'Elbrouz  
les sourires ébréchés  
le soleil passe en vagues indolentes  
les bleus très doux et compatissants de la Perse  
dans les rues de Quetta les vieillards flottent sur leurs vélos  
les montagnes craquent de solitude et de froid  
la journée s'effondre joyeusement comme une falaise  
les costumes des femmes sont d'une opulence mélancolique  
les souvenirs de la dure Anatolie fondaient comme sucre dans le thé*

Il y en aurait tant d'autres.

Nicolas écrira d'autres livres sur d'autres voyages, mais L'usage du monde est et reste le livre

brillant d'une magnifique aventure de jeunesse.

En complément Routes et déroutes, livre d'entretiens passionnants avec Irène Liechtenstein-Fall nous éclaire sur la vie, les voyages et la genèse de l'œuvre de Nicolas Bouvier. (Metropolis 1992)

Aussi le livre biographique très complet de François Laut « Nicolas Bouvier L'œil qui écrit » (Payot 2007).

La correspondance de Thierry Vernet « Peindre, écrire chemin faisant » a été publiée à L'Age d'Homme en 2006 (700 pages et dessins inédits).

La correspondance de Thierry Vernet « Noces à Ceylan » a été publiée par L'Age d'homme en 2010 avec des reproductions des toiles de Thierry Vernet et Floristella Stephani (255 pages)

La correspondance de Nicolas Bouvier et Thierry Vernet « Correspondance des routes croisées 1945-1964 » a été publiée chez Zoé en 2010. (1500 pages).

Enfin et pour conclure, le poème d'Hafiz gravé en persan sur la portière gauche de la Topolino :

*Même si l'abri de la nuit est peu sûr  
Et ton but encore lointain  
Sache qu'il n'existe pas  
De chemin sans terme  
Ne sois pas triste.*